Jana Sterbak : condition contrainte

Véronique Goudinoux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/904>

DOI : 10.4000/critiquedart.904

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2007

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Véronique Goudinoux, « Jana Sterbak : condition contrainte », *Critique d'art* [En ligne], 29 | Printemps 2007, mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/904> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.904>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Jana Sterbak : condition contrainte

Véronique Goudinoux

RÉFÉRENCE

Jana Sterbak : condition contrainte, Arles : Actes sud ; Nîmes : Carré d'art, 2006

- 1 Beau et sobre catalogue que celui-ci, l'un des premiers publiés en France permettant de prendre connaissance du travail récent de Jana Sterbak, un travail souvent décrit à juste titre comme manifestant une véritable tension entre volonté de contrôle et détachement, force et vulnérabilité, violence et ironie. Cette tension est particulièrement manifeste dans la pièce *Absorption: Work in Progress* (1995), qui enregistre les « progrès » des dégradations causées par des mites sur un costume de feutre de Joseph Beuys conservé (si l'on peut dire) par la Tate Modern, dégradations minuscules certes, mais néanmoins irrémédiables. « De la performance subversive des mites dans l'enceinte du musée », s'amuse J. Sterbak : l'ironie touche moins l'artiste allemand que le modèle qu'il forma et que certains crurent devoir suivre, mais il subsiste tout de même dans cette « absorption » une forme de violence qu'il serait erroné de faire disparaître sous le trait d'esprit. A sa manière, *Absorption...*, par la force métaphorique de son titre, incite à étudier les commentaires que certains artistes nés après 1950 portent aujourd'hui à travers leurs œuvres mêmes sur les travaux de leurs aînés immédiats. On y relèverait en bien des cas une distance mais aussi une proximité profonde entre ces différentes générations, proximité que bien des discours actuels sur « l'extrême » ou « l'hyper » contemporain le plus spectaculaire empêchent de percevoir, perdus qu'ils sont dans un propos affirmant, sans la problématiser davantage, l'inscription dans un présent sans mémoire des œuvres qu'ils décrivent.
- 2 Dans ce registre, *Absorption...* pourrait être mis en parallèle avec *Dissolution (Auditorium)*, cette saisissante installation formée de chaises de glace qui fondent et chutent bruyamment, ne laissant survivre que de froides structures métalliques disloquées au sol. *Dissolution...*, à son tour, évoque la chaise recouverte de graisse de J. Beuys : pour ce dernier, la graisse exprimait « une énergie indéterminée » et s'opposait au strict

« principe formel » de la chaise, l'ensemble indiquant l'urgence d'élargir la conscience que l'homme a de lui-même et de ses possibilités. La transformation de la graisse en glace soulignerait-elle l'échec des espérances et utopies contenues par les propositions de J. Beuys ? Il semble bien que non : une des performances de J. Sterbak, *Artist as a Combustible*, semble proche de certains traits du travail de J. Beuys, dessinant comme elle le fait une figure héroïque de l'artiste. J. Sterbak, en effet, provoquant près de ses cheveux un départ de flamme, y paraît littéralement s'embraser, en une action qui, pour reprendre les propos de Jean de Loisy, porte « le double sens de l'art, risqué pour l'artiste et éclairant pour le monde ». Cela dit, d'autres pièces s'éloignent en tout point de la construction de cette figure héroïque de l'artiste : n'est-ce pas la même J. Sterbak qui, pour la réalisation de sa pièce *From Here to There* (2003), délégua à Stanley, chiot impétueux, le port de la caméra, s'adjoignant par là un bien curieux collaborateur¹ ? Les déplacements imprévus du jeune Stanley engendrèrent d'énigmatiques images ; il en résulta un film d'une force inouïe, qui plonge le spectateur dans un monde sensoriel dense et hasardeux, oscillant entre absence de contrôle et maîtrise absolue (par le montage). L'œuvre de J. Sterbak semble ainsi posée sur un fil, solide et prêt à se rompre, entre équilibre et déséquilibre, stabilité et instabilité, comme en témoigne ce catalogue, bel accès à une œuvre trop souvent réduite à quelques pièces emblématiques.

NOTES

1. Nous renvoyons également le lecteur à *Critique d'art* n° 28, notice 213, p. 98.